

L'écriture silencieuse.

Je profite de cette page offerte à la réflexion pour m'étendre un peu sur le sujet qui me préoccupe depuis la nuit de *mon* temps, l'écriture.

A commencer par une mode qui m'énerve un tantinet. On voit fleurir de nombreux ateliers d'écriture qui, tous, s'unissent comme un seul homme pour décréter qu'une bonne écriture est une écriture qui passe bien à voix haute. Combien de fois n'ai-je pas subi ces déclamations, mal lues, inintelligibles ! Combien d'oratoires ont massacré ainsi des textes.

Je m'insurge et je m'interroge.

Je m'insurge parce que je considère que l'écriture n'a rien à voir avec la parole (hormis l'écriture de théâtre qui bien sûr a une tout autre vocation). L'écriture est une Autre pensée. La mode de l'oralité ne fait que brouiller les cartes et fait oublier à quel point l'écriture, non seulement a permis de fonder les règles de la parole, mais elle la prolonge... jusque dans le songe. Il suffit d'en faire l'expérience : Posez-vous, commencez à penser à quelque chose, n'importe quoi de pas trop prosaïque tout de même, quoique. Pensez à cela les yeux ouverts sur votre décor immédiat, quelqu'il soit. Observez bien la tonalité de cette pensée, bercez-vous de cette pensée. Puis soudain fermez les yeux (ou éteignez la lumière) et continuez sur cette pensée, la même, qui se promène en vous. Insensiblement vous pourrez constater une modification dans votre façon de penser, une étrange dérive du songe. C'est cette pensée-là qu'Antonin Artaud cherchait à capturer, furtive, fragile, éphémère, à peine perceptible, impossible à dire : indicible. Cette pensée-là approche la rêverie. C'est une pensée qui vient aux heures hypnagogiques, c'est à dire à l'orée du sommeil. C'est cette pensée que Gaston Bachelard a explorée dans ses écrits sur la métaphysique des éléments. On pourrait en parler pendant des heures, et pourtant cette pensée-là est impossible à dire à voix haute. « Même le chant des anges me dérangerait » (cité dans « Voyage en Habitat »). L'écriture est l'acte magique par lequel cette pensée est gravée. L'écriture est une voix de l'ombre. La voix qui pense dans l'ombre est une autre voix. Et son corollaire, la lecture, exige ce silence et cette ombre dans lesquels cette infime pensée peut s'épanouir comme un rêve.

Je m'interroge quant au dictat populaire demandant, commandant, la lecture à haute voix. C'est confondre dramatiquement une parole, qui sert à l'échange de propos et qui fonde la société des hommes, et l'écrit qui est une expression monologue de l'âme humaine telle qu'elle est enfouie dans l'ombre de l'intime. On n'écrit pas comme on parle. L'écoute est d'une linéarité musicale (c'est là sans doute que nombre d'entre vous apprécient, à juste raison, la lecture orale), mais la lecture silencieuse, la lecture des signes sur la page se joue de cette linéarité, peu revenir, l'instant d'une fraction de seconde, sur les mots, visionne une forme particulière de la phrase, associe les images selon une autre mémoire que la mémoire musicale. Tout change, dans la lecture silencieuse. La lecture silencieuse est une image qu'on explore. La spatialité d'un autre monde.

Pour exemple, je pense à ce merveilleux sketch (joué par Yves Montand, j'ai hélas oublié l'auteur célèbre) où un homme veut envoyer un télégramme plein de tendresse à sa chérie. Mais au guichet, la télégraphiste relit ce texte à voix neutre et très haute (à cause de l'hygiaphone) « je t'aime, je t'aime, je t'aime. Vous avez mis trois fois je t'aime ! », et lui demande : « vous êtes sûr de vouloir mettre trois fois je t'aime ? ! Ça vous coûtera plus cher ! ».

JPierre Treille le 7-06-2014